

instrumens de sorcellerie qui attireraient sur l'île toute sortes de maux. Je ne pus pas bien comprendre l'explication que cet Indien me donna ; mais ensuite lorsque j'entendis le langage de cet archipel, Feinou m'instruisit des causes qui lui avaient donné cette opinion des livres et du papier écrit. Cela remontait à l'époque où les missionnaires conduits par Wilson étaient venus s'établir dans l'île. On les voyait toujours consultant leurs livres ; une maladie contagieuse avait fait mourir plusieurs chefs en peu de temps : un Anglais eut la méchanceté de persuader aux insulaires que les missionnaires parvenaient par leurs charmes à occasioner ces désastres ; on en massacra plusieurs, et leurs livres furent brûlés.

L'ignorance de la langue du pays nous embarrassait beaucoup, mes compagnons et moi : quelquefois nous manquions de vivres ; quelquefois les insulaires nous invitaient à manger avec eux : souvent on ne faisait pas attention à nous, et nous étions réduits à dérober ce dont nous avions besoin. Je fis connaître nos nécessités au roi par le canal de Touai-Touai. Le roi fut très-surpris de ce qu'il appelait notre sottise, et nous demanda comment on s'y prenait en Angleterre pour avoir de quoi vivre. Quand il apprit que chacun achetait ce qu'il lui fallait pour lui et pour sa famille, qu'on n'invitait à dîner que ses amis et rarement des

étrangers, à moins de vouloir faire leur connaissance, il se moqua de l'égoïsme et du mauvais caractère des blancs, et observa que les usages de Tonga étaient bien préférables ; il me dit que lorsque j'aurais faim, je n'avais qu'à entrer dans une maison où je verrais le repas servi, et à m'asseoir sans cérémonie avec les convives. Depuis ce temps l'égoïsme des Européens passa en proverbe, et quand un étranger se présentait chez quelqu'un sans être invité, on lui disait en riant : non, non, nous te traiterons à l'européenne ; va chez toi et mange ce qui t'appartient : nous mangerons ce qui est à nous.

Au bout de quelque temps, nous ne restions plus que cinq dans l'île ; les autres Anglais avaient été dispersés dans l'archipel. Ennuyés de la vie que nous menions, nous priâmes le roi de nous donner une grande pirogue pour la gréer en sloop, et avec sa permission tâcher de gagner l'île Norfolk, et ensuite Port-Jackson. Il nous le refusa sous prétexte que la pirogue ne pourrait pas tenir la mer ; ensuite il nous permit de construire un bâtiment : par malheur on ébrécha une hache, et il défendit expressément de se servir de ces outils.

Privés ainsi de tous les moyens de nous échapper, nous sentîmes la nécessité de nous mettre au fait des mœurs et des usages du peuple avec

lequel nous étions forcés de rester; mais il survint bientôt des événemens qui en occupant notre esprit, en bannirent pour un temps les reflexions désagrabables et les regrets inutiles.

L'état de ces îles avait bien changé depuis le voyage de Cook. Alors leurs habitans ne connaissaient la guerre que par leur démêlés avec les insulaires de Fidji, archipel situé à cent vingt lieues au nord-ouest. Comme ils le fréquentaient pour y prendre du bois de sandal, ils combattaient pour l'un ou l'autre des partis qui divisaient ces hommes belliqueux. Ces campagnes accidentelles leur apprirent à perfectionner la fabrication de leurs armes, auparavant plus propres à la chasse qu'à la guerre, et à s'en servir avec avantage, à se barbouiller le visage, et à prendre un costume particulier pour paraître plus terribles en combattant.

Quelque temps après le voyage de Cook, Touïhala-Fatê, un des principaux chefs de Tonga, ayant dans plusieurs visites qu'il avait faites aux îles Fidji contracté les goûts guerriers des habitans, s'ennuya de la vie tranquille et nonchalante qu'il menait dans sa patrie. Prenant avec lui une troupe de deux cent cinquante jeunes gens qui partageaient ses inclinations inquiètes, il retourna dans cet archipel. La maxime des Fidjites, qui disent que la guerre est la seule occu-

pation digne de l'homme, et que le repos et le plaisir ne conviennent qu'aux lâches et aux effeminés, leur plaisait beaucoup. Embarqués dans trois grandes pirogues, ils débarquèrent à l'île de Laemba pour se joindre à un des deux partis en guerre, et piller, ravager, prendre des pirogues, tuer, en un mot faire tout ce qu'ils qualifiaient d'exploits glorieux.

Tantôt ils se battaient avec un parti, tantôt avec un autre, suivant que leur caprice ou la perspective du butin les conduisaient; les habitans de différentes îles, et même ceux d'une île étant en guerre les uns contre les autres, on conceit que l'occupation ne manquait pas à ces étrangers. Au bout de deux ans et demi, ennuyés de n'agir que comme auxiliaires, ils firent la guerre pour leur compte, afin de se procurer plus de butin: leur extrême bravoure les fit réussir dans toutes leurs entreprises. A la fin fatigués de leur longue absence de Tonga, ils revinrent dans des pirogues de Fidji, bien mieux faites que les leurs. Un coup de vent en fit périr dans la traversée une qui portait les hommes les plus courageux: les autres trouvèrent à leur arrivée l'île en insurrection.

Long-temps avant le départ de Fatê pour Fidji, Tougou-Ahou était monté sur le trône par droit de succession. Capricieux et cruel, ses

atrocités avaient irrité le peuple contre lui. Toubou-Nioula, un des grands chefs, et frère de Feïnou, alors chef tributaire de Hapaï, profita du mécontentement général pour tramer un complot avec celui-ci. Un soir, accompagnés d'une suite nombreuse, ils se présentèrent, selon l'usage, chez Tougou-Ahou pour lui rendre leurs devoirs; et après lui avoir fait divers présens, ils se retirèrent. Cette visite leur servit de prétexte pour rester dans le voisinage de la demeure du roi. Vers minuit ils y retournent avec leurs gens, qu'ils placent tout autour en sentinelles, prêtes à tomber sur quiconque essayerait de s'échapper. Feïnou reste chargé de leur commandement; Toubou-Nioula entre sa hache à la main. Il passe au milieu des femmes et des maîtresses favorites du roi couchées de chaque côté de la salle, et va droit à sa victime qui dormait tranquillement sur une natte. Il s'arrête un moment, et ne voulant pas que le malheureux ignorât de quelle main il recevait la mort, il lui frappe le visage avec la main. Tougou-Ahou s'éveille en sursaut: « C'est moi, c'est Toubou-Nioula qui te frappe, lui dit-il. » Et au même instant un coup de hache tranche les jours du roi. Une scène d'horreur et de tumulte suit cet attentat. Toubou-Nioula emporte hors de la maison le fils adoptif de Tougou-

Ahou, enfant de trois ans, qu'il désirait sauver. La troupe de Feïnou s'y précipite, et met à mort tout ce qui s'y trouve.

Les deux chefs et leurs partisans se retirèrent sans perdre de temps à Hahaghi, canton septentrional de l'île. Dès le point du jour le trouble et l'effroi régnaient dans Tonga. Les amis du feu roi essayèrent de rallier du monde; mais Feïnou et Toubou-Nioula rassemblèrent en quelques heures un nombre considérable de leurs adhérens, et après avoir lancé leurs pirogues à la mer, afin d'y avoir recours en cas de nécessité, ils marchèrent vers Hihifo, lieu où le roi avait été tué. A leur arrivée ils détruisirent les pirogues de leurs ennemis, puis s'avancèrent vers l'endroit où ceux-ci s'étaient réunis, à trois quarts de mille de Hihifo. Le combat fut très-meurtrier pour les deux partis, et dura jusqu'à minuit. Celui de Feïnou fut repoussé, et obligé de faire retraite jusqu'à Hahaghi. Le lendemain soir un événement imprévu lui rendit sa force, et donna une nouvelle ardeur aux chefs et aux soldats; c'était l'arrivée de la troupe guerrière qui revenait de Fidji. Fatê et ses soldats embrassèrent la cause de Feïnou, et jurèrent de se dévouer pour lui. Mais le soir même Fatê, atteint soudainement d'une maladie dont il jugea qu'il devait mourir bientôt, et ne voulant pas expirer sur une

natte comme un homme vulgaire , proposa d'attaquer l'ennemi le lendemain à la pointe du jour : ce projet fut exécuté. On rencontra l'autre armée à moitié chemin : comme si elles eussent agi de concert , elles s'arrêtèrent toutes deux au même instant , puis en vinrent aux mains avec un courage égal des deux parts. Le combat fut sanglant , et dura trois heures. Toubo-Nioula fit des prodiges de valeur. Fatê répandit la terreur parmi ses adversaires : sentant que ses forces l'abandonnaient , il se précipita au plus fort de la mêlée , et tomba percé de coups. Feïnou ne se battait pas moins vaillamment. La victoire se déclara pour lui ; ses antagonistes prirent la fuite.

Mais son triomphe lui avait coûté cher. Plusieurs de ses hommes les plus braves étaient restés sur le champ de bataille , et ses forces étaient tellement diminuées , que la prudence ne permit pas de poursuivre l'ennemi. Après avoir tenu conseil avec son allié , il fut décidé qu'ils retourneraient sur-le-champ aux îles Hapaï et Vavao , parce qu'il valait mieux qu'ils veillassent à la conservation de leurs propriétés , que de risquer de les perdre , et même leur vie , en s'opiniâtrant à faire la guerre dans Tonga , où les partisans du roi étaient très-nombreux. Etant donc partis pour les îles Hapaï , ils débarquèrent à Namouka , la

plus proche , et s'en emparèrent après une faible résistance de la part des adhérens de Tougou-Ahou. Ils parcoururent successivement les autres de la même manière ; et ayant augmenté leurs troupes , ils arrivèrent à Haano , où beaucoup de partisans du roi s'étaient réunis pour les combattre. L'affaire , qui fut très-sanglante , se termina en faveur de Feïnou , et termina la conquête des îles Hapaï , dont il fut proclamé roi. Il fit mettre à mort tous les chefs prisonniers qui avaient été attachés particulièrement à Tougou-Ahou : quelques-uns de ces infortunés expirèrent dans des tourmens affreux.

Après avoir célébré leurs succès par des jouissances publiques , Feïnou et Toubo-Nioula s'embarquèrent pour Vavao. On ne s'y opposa pas à leur débarquement ; mais on harcela leur armée par des attaques soudaines pendant la nuit , et par les embuscades qu'on lui dressait pendant le jour. La conquête de cette île coûta huit jours. Enfin Vouna s'étant enfui à Hamoa , une des îles des Navigateurs , avec d'autres chefs , Feïnou resté maître de l'île , en fut déclaré roi. Il en abandonna le commandement à Toubo-Nioula , qu'il y établit comme vice-roi , à charge de lui payer un tribut annuel. Tout étant ainsi réglé , Feïnou revint aux îles Hapaï pour s'occuper des moyens d'attaquer Tonga.

Cette île était livrée aux troubles. Tougou-Ahou n'avait laissé ni fils ni frère pour lui succéder; alors ses parens éloignés prétendirent tous à la royauté, Tonga fut déchirée par des dissensions intestines, et divisée en plusieurs petits états; chaque parti se construisit un fort; bientôt il y eut une douzaine de places fortifiées. Tonga, auparavant étrangère à la guerre, fut ravagée par ses habitans et souvent dévastée par la famine, situation peut-être plus déplorable que celle où elle se trouvait sous la tyrannie de Tougou-Ahou. Indépendamment de cette guerre civile, les insulaires étaient exposés aux hostilités de Feinou, qui tous les ans effectuait une descente, et attaquait une des forteresses ou plusieurs en même temps; mais elles étaient si bien défendues par des retranchemens, que ses armées n'avaient pu en prendre qu'une seule pendant l'espace de douze ans.

Tel était l'état de ces îles à mon arrivée. Les quatre Anglais qui étaient avec moi à Lefouga, reçurent ordre du roi de se préparer à le suivre dans son expédition annuelle contre Tonga, et de mettre quatre caronades en état de servir. Nous les plaçâmes sur des affûts neufs; les charpentiers indigènes nous aidèrent dans ce travail et firent les roues. Cet ouvrage terminé, Feinou témoigna quelque crainte que le canon ne fût un

instrument de guerre trop lourd pour leur manière de combattre, qui consistait en attaques et en retraites brusques plutôt qu'en affaires rangées. Il convenait que ce dernier mode valait mieux; mais il doutait qu'il pût y habituer ses soldats. Nous lui promîmes de nous placer, avec les Anglais dispersés dans les autres îles, en tête de l'armée, avec les quatre canons pourvu qu'elle promît de tenir ferme et de nous soutenir. Le roi s'y engagea de la part de ses soldats; et quelques jours après, en passant la revue de ses troupes, il leur fit connaître ses intentions et prêter serment de s'y conformer.

Nous nous mîmes aussitôt à ramasser les balles que les insulaires avaient jetées de différens côtés, n'en sachant que faire, et nous coupâmes aussi des planches de plomb pour nous en servir au même usage. Des indigènes radoubaient leurs pirogues, rassemblaient leurs armes, et les femmes faisaient des ballots d'étoffes d'écorce et de nattes.

Le roi me demanda un jour si ma mère vivait. Sur ma réponse affirmative, il eut l'air très-chagrin de me voir si loin d'elle, et voulut que Mafi-Habé, une de ses femmes, m'adoptât et m'en tint lieu: il ajoutait que toutes les fois que j'aurais besoin de quelque chose, je n'aurais qu'à m'adresser à elle, et qu'elle me le donnerait. Effec-

tivement cette femme me témoigna depuis la tendresse et l'affection qu'elle aurait pu avoir pour son fils.

Tout étant prêt pour l'invasion de Tonga, les dieux furent invoqués, et les prêtres assurèrent Feïnou du succès. Les pirogues étaient au nombre de cinquante : les quatre plus grandes portaient chacune une caronade. Le rendez-vous général fut indiqué à Namouka. Le mauvais temps ayant forcé de relâcher à Eoua, Feïnou y passa son armée en revue ; la plupart des soldats étaient peints et habillés à la manière de Fidji. En arrivant devant le roi, les guerriers les plus distingués frappaient la terre de leur massue, en désignant par son nom l'ennemi qu'ils voulaient assommer. Tous assurèrent Feïnou de leur attachement inébranlable pour lui, et de son côté il les exhortait à combattre vaillamment.

Il passa ensuite une nouvelle revue à Namouka. La flotte avait été jointe par de nouvelles pirogues : elle se montait à cent soixante-dix voiles, et deux jours après on mit à la voile pour Tonga. Le calme obligea de débarquer à la petite île de Panghaïmodou.

Le lendemain avant le jour, des habitans de Mafanga, canton de Tonga, où sont les sépultures des guerriers les plus célèbres, et qui est par cette raison regardé comme sacré, apportè-

rent des présens à Feïnou. Il n'est pas défendu d'y débarquer. Feïnou alla visiter le tombeau de son père : tous ceux qui le suivaient, et j'étais du nombre, portaient en signe de respect et d'humilité des nattes au lieu des vêtemens ordinaires, et autour du cou des guirlandes de feuilles d'ifi (*inocarpus edulis*). Tous s'assirent les jambes croisées devant la tombe, et sans proférer une parole se frappèrent les joues à coups de poing pendant une demi-minute. Un des principaux mataboulés adressa la parole à l'esprit du père de Feïnou, pour qu'il veillât sur son fils dont la cause était juste, et qui était un homme plein de respect pour les dieux. Un autre Indien de la suite de Feïnou s'approcha de lui, et en reçut une racine de cava, qu'il alla déposer sur le tertre élevé devant le fiatouka ou la tombe : d'autres firent ensuite de même. Cette cérémonie nommée tongaï étant terminée, tout le monde retourna sur le rivage. Le chef de Mafanga y apporta des racines de cava, et sur-le-champ le régal commença.

Sur ces entrefaites, les soldats restés sur les pirogues se disposaient au combat ; les ennemis à terre en faisaient de même : ils poussaient le cri de guerre, couraient le long du rivage en brandissant leurs massues et leurs lances, et semblant défier ceux qui venaient les attaquer.

Feinou s'étant embarqué avec toute sa suite, la flotte s'avança vers Nioucalofa, place la mieux fortifiée de l'île. Elle était sur la côte occidentale, à cent cinquante pas du rivage, et occupait un espace carré de quatre à cinq acres. De même que dans les autres forts, une première enceinte en claies de roseaux est soutenue en dedans par de gros pieux : elle a neuf pieds de haut, quatre grandes ouvertures, et plusieurs plus petites, fermées en dedans par des portes en coulisse, faites de bois de cocotier. Au-dessus de chacune et en d'autres endroits de l'enceinte, s'élèvent des plates-formes qui forment une saillie de deux à trois pieds, et sont éloignées l'une de l'autre de quinze pieds. Elles sont défendues par des murs percés de trous, de même que ceux d'en bas, pour que l'on puisse décocher des lances. Un fossé de douze pieds de profondeur et de largeur règne en dehors tout autour de la fortification ; un autre ouvrage absolument semblable entoure la première enceinte à quelque distance ; la terre retirée des fossés forme de chaque côté des banquettes qui les rendent plus profonds. Les murs en dedans et en dehors sont ornés d'une profusion de coquilles blanches. Quelques-uns de ces forts sont carrés, d'autres ronds, par exemple, celui de Nioucalofa.

Nous étions seize Anglais dans l'armée de Fei-

nou ; huit avaient des fusils. Les troupes débarquèrent à l'abri d'un feu de mousqueterie, qui fit rentrer promptement dans leur fort les ennemis sortis pour s'opposer à la descente. La première décharge en tua trois et en blessa plusieurs ; la seconde jeta tant d'effroi dans leurs rangs, qu'en cinq minutes il n'en resta plus sur le rivage que quarante des plus braves pour disputer le terrain. Ils se retirèrent cependant lorsque les troupes du roi se déployèrent. Les caronades et toute l'armée étant à terre, on commença un feu régulier : les efforts des ennemis ne purent tenir contre cette attaque. Lorsque leur défense devint moins vive, à cause du grand nombre d'hommes qu'ils avaient perdu on rentra dans la place, on y mit le feu, et on massacra impitoyablement tout ce qui s'y trouva, sans distinction d'âge ni de sexe : c'était un tableau horrible à contempler. Les maisons que le feu avaient épargnées furent pillées, et les vainqueurs firent un butin immense en vêtements d'écorce, nattes, etc.

Les chefs de Feinou n'avaient pas voulu qu'il s'exposât ; il était donc resté assis sur un récif dans une chaise anglaise. Le combat fini, il entra dans le fort. Quand il vit trois cents cinquante ennemis étendus morts et tout le dégât causé par l'artillerie des Anglais, il en manifesta son étonnement, et nous témoigna sa reconnaissance du

grand service que nous lui avons rendu. Après une victoire si complète, il regagna Panghaïmodou. J'essayai de lui persuader qu'il devait profiter de son avantage en assiégeant une autre place qui ne pouvait manquer de tomber bientôt dans ses mains; la terreur dont ses ennemis étaient frappés, ne pouvant manquer de lui soumettre promptement toute l'île : mais Feïnou n'était pas encore un guerrier consommé, ou peut-être pensait-il qu'avec des armes si formidables, il se rendrait maître de Tonga quand il le voudrait.

On passa plusieurs jours à Panghaïmodou, et plusieurs pirogues furent expédiées vers un canton inhabité de Tonga pour y couper des roseaux destinés à rebâtir le fort de Nioucalofa, projet conseillé par les dieux que les prêtres furent chargés de consulter. Voici comme cette cérémonie a lieu.

La veille au soir le chef ordonne à son cuisinier de faire cuire un cochon, et de le porter avec des ignames et des bananes, à la demeure du prêtre. Le lendemain le chef et les mataboulés vont chez celui-ci, que l'on trouve assis sous la saillie du toit : les mataboulés se placent en cercle de chaque côté; l'homme qui prépare le cava se met vis-à-vis du prêtre; enfin derrière lui se tient la foule, dans le rang de laquelle

les chefs sont confondus. Ils donnent dans cette occasion solennelle cette preuve d'humilité, comme devant être agréable à leurs dieux.

Tout le monde étant assis, on regarde le prêtre comme inspiré, parce qu'on suppose que dès ce moment le dieu existe en lui. Il reste long-temps en silence, immobile, les bras croisés, les yeux fixés à terre; cependant les vivres se distribuent; le cava se prépare; les mataboulés commencent à interroger le prêtre; il répond, ou bien il ne dit rien, mais toujours en gardant la même posture: souvent il ne dit pas un mot avant que le repas soit fini, et que l'on ait bu le cava. Quand il parle, sa voix d'abord basse et alterée s'élève peu à peu, et quelquefois au-dessus de son ton naturel. Tout ce qu'il dit étant supposé prononcé par le dieu, il s'exprime à la première personne, sans marquer la moindre émotion; quelquefois néanmoins son visage s'enflamme, tout son corps est saisi de tremblement, son front se couvre de sueur, ses lèvres noircissent, et sont agitées d'un mouvement convulsif. Enfin des larmes s'échappent de ses yeux; sa poitrine se soulève avec violence: à peine peut-il parler. Ces symptômes diminuent peu à peu. Avant ou après ce paroxysme, il mange quelquefois autant que quatre hommes de bon appétit. L'accès passé, il reste quelques instans tranquille; puis il prend une massue que l'on a pla-

cée exprès à côté de lui, la retourne, la regarde attentivement, jette les yeux à droite et à gauche; il finit par la lever brusquement, et après une pause, en frappe fortement la terre ou la maison. A l'instant l'esprit le quitte; il se lève et va se confondre parmi le peuple. Si l'on veut encore prendre du cava, le roi ou le chef du rang le plus élevé occupe la place du prêtre.

Quelquefois des indigènes qui ne sont pas prêtres, surtout des femmes, reçoivent l'inspiration divine. Celles-ci ne sont pas affectées de la manière que je viens de décrire; elle sont mornes et abattues, comme s'il leur était arrivé un grand malheur; à mesure que le symptôme augmente, elles versent ordinairement un torrent de larmes; elles s'évanouissent pendant quelques minutes. Tout cela dure ordinairement un quart d'heure ou une demi-heure. Cet accès s'appelle aussi une inspiration du dieu; il passe pour un avertissement secret par lequel il reproche à la personne qui l'éprouve, d'avoir négligé ses devoirs religieux. Quelques naturels sont tellement au fait de ces conversations mystérieuses avec le dieu, qu'ils peuvent se procurer un accès quand ils s'y sentent disposés. J'en vis une fois un, qui se croyant près d'être inspiré, demanda du cava, suivant l'usage; mais un instant après il déclara que le dieu ne voulait pas venir, et l'on emporta le cava.

Mais revenons à Feinou et à son armée. Quand on se fut procuré une quantité suffisante de joncs et de pieux, les fortifications de Nioucalofa furent rétablies sur un plan plus étendu: l'ouvrage fut terminé en deux jours. Un canon fut placé à chaque porte du fort. Les pirogues furent halées à terre et entourées d'une forte palissade. Plusieurs hommes s'étaient blessés grièvement en tombant dans des citernes creusées en dehors des murs du fort; et l'on avait été aussi très-incommodé par la puanteur des cadavres qui étaient restés étendus sur le terrain, parce que ces insulaires, n'enterrent pas les corps de leurs ennemis.

Quelques jours après un petit détachement s'étant avancé dans l'île, suivant l'usage journalier, pour cueillir des cocos, fut attaqué par une troupe ennemie plus nombreuse, et eut un homme de tué. Je fis partie d'un corps de deux cents soldats envoyés à la poursuite des assaillans: nous les atteignîmes et nous les mîmes en fuite; mais nous donnâmes dans une embuscade; nous fûmes pris par derrière, et trente des nôtres mordirent la poussière. Les Hapaïtes lâchèrent pied, et je fus obligé d'en faire autant avec quatre Indiens occupés contre un corps d'ennemis séparé. En traversant un champ où l'herbe était très-haute, je tombai dans un trou profond de six pieds. Alors mes quatre compagnons prirent la résolution